Mots. Les langages du politique

88 | 2008

Discours politique, discours expert

Christian del Vento, Jean-Louis Fournel éd.,
Laboratoire italien, n° 7, Philologie et politique

Jacques Guilhaumou

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/14483>

DOI : 10.4000/mots.14483

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2008

Pagination : 141-143

ISBN : 978-2-84788-147-9

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « Christian del Vento, Jean-Louis Fournel éd., *Laboratoire italien, n° 7, Philologie et politique* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 88 | 2008, mis en ligne le 01 novembre 2010, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/14483> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.14483>

tissage par l'École d'une lecture méthodique de la presse. Sophie Moirand inscrit son livre dans une visée pragmatique, celle de contribuer à la formation des citoyens en leur permettant d'analyser ce langage qui prend part à la construction de la réalité.

Nathalie Dugalès
Université de Rennes 1, CERIEM
nathalie_dugales@yahoo.fr

Laboratoire italien, n° 7, Philologie et politique

Christian del Vento, Jean-Louis Fournel éd.
2007, Lyon, ENS Éditions, 270 p.

Analyser les *relations entre philologie et politique* se heurte à un premier obstacle : l'éclatement, voire le discrédit de la philologie parmi les chercheurs français, comme nous le rappelle Frédéric Duval dans l'article de tête (« À quoi sert encore la philologie ? Politique et philologie ») du dossier proposé sur ce thème dans la présente livraison de *Laboratoire italien*.

Le divorce entre la philologie et les disciplines universitaires a atteint son point culminant dans les années soixante-dix, avec le structuralisme. Cependant Frédéric Duval s'efforce ici de restituer la dimension politique de la recherche philologique en inventoriant d'abord des orientations dispersées, mais bien vivantes : l'édition de textes sur la base de corpus, le souci patrimonial pour les ouvrages de langue française et l'étymologie politique. Plus avant, soucieux d'en finir avec la déconnexion entre la philologie et les disciplines aptes à analyser les textes, par exemple l'analyse de discours, il propose de faire fructifier l'immense expérience de la philologie sur le terrain de l'altérité de l'acte herméneutique. Il y ajoute un regain d'intérêt pour les pré-occupations cognitives en matière de « sciences du texte », – en faisant référence à l'ouvrage collectif édité chez Slaktine par Jean-Michel Adam et Ute Heidmann¹ –, sans oublier le lien bénéfique à la problématique propre au « tournant linguistique ».

Ainsi s'ouvrent de nouveaux questionnements sur la vie des mots qui donnent corps à la politique, en restituant les usages d'autrefois dans leurs contextes respectifs. Le socle de ce numéro de *Laboratoire italien* se précise dans la manière de considérer que « la correction de la langue est indissociable de la légitimité de ses usages textuels, mais aussi de la pertinence de ses effets dans la cité car la langue est au cœur du pouvoir » (« Présentation », p. 8).

1. 2005, *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*, Genève, Slatkine érudition. Voir le compte rendu de cet ouvrage par Damon Mayaffre dans *Mots. Les langages du politique* n° 82, p. 111-118.

Jean-Claude Zancarini en précise alors les enjeux concrets à partir du chantier, ouvert depuis un certain temps, sur l'écriture de la politique et de l'histoire à Florence entre 1494 et 1530. Entrer dans le vif des usages langagiers consiste alors à montrer en quoi « le temps des acteurs » est pris dans « la qualité des temps », ce qui revient à marquer le poids d'une conjoncture de rapports de force traduite dans des textes. Telle est donc la philologie politique, un espace textuel où se tissent des liens entre auteurs – Machiavel et Guicciardini, bien sûr, mais aussi bien d'autres – à travers des usages pris dans la transformation même des situations politiques. À l'exemple du mot *libertà* où se mêlent l'idée de l'indépendance de la Cité et celle d'une forme de gouvernement par les citoyens. C'est donc tout un pan de l'histoire de la langue politique républicaine qui se trouve ainsi mis au jour.

Enrico Mattioda relaie cette approche, en la diversifiant, à propos de l'architecte Vasari et de son usage de *licenzia* en tant que terme de la langue politique par contraste avec les termes *misura*, *disegno* et *maniera* dans le langage architectural. Ici se mesure le lien entre la perfection de l'art et la perfection du gouvernement par l'introduction d'un principe de liberté à l'intérieur même du classicisme, d'une sorte de désordre à l'intérieur de l'ordre. On retrouve d'ailleurs, sous la plume de Vasari, « la qualité du temps » pour désigner une situation propice à l'action, dans la suite de Machiavel.

Avec Manzoni, étudié par Francesco Sberlati, au début du 19^e siècle, la question posée, « Que signifie *italien* ? », est plus directement celle des besoins d'une nation en matière de conscience linguistique : « Il s'agit de la langue que je vous propose de chercher ensemble », précise l'écrivain. La langue d'usage, socle de la langue commune en France depuis le début du 18^e siècle avec le *Dictionnaire de l'Académie*, est ici prise dans la complexité dialectale et ne peut résoudre d'elle-même la recherche d'une solution claire et distincte. C'est pourquoi Manzoni s'émancipe quelque peu du philologue en s'interrogeant sur « *il vero concetto dell'essenza delle lingue* » à propos « *della lingua italiana* » dans ses *Écrits linguistiques*. Il reste par ailleurs fortement marqué par le cas français de la langue commune élaborée sur des définitions d'usage avant de devenir langue nationale à la fin du 18^e siècle, lorsqu'il recherche une langue apte à exprimer la connaissance concrète des notions les plus variées, y compris les plus pratiques. Identifier la langue nationale devient alors pour toute une génération d'historiens une question non académique, donc concrète au titre de la recherche d'un ensemble de conventions et d'usages mentaux à vocation identitaire, d'une part, d'une communauté de pensée œuvrant pour l'intégration de modèles illustres dans des espaces non littéraires, jusque dans les registres les plus expressifs du locuteur individuel, d'autre part. Par ailleurs, Manzoni se tourne, à la lecture des historiens français, vers une philologie nourrie par « une science de l'histoire », qu'il enrichit, à propos du Moyen Âge, par une prise en compte fort romantique de l'*epos*

barbare où s'expérimentent selon lui les mots les plus énergiques du message politique.

La suite du dossier concerne les relations entre philologie et politique. D'abord, Emanuele Cutinelli-Rendina interroge la relation entre la philologie en quête de reconnaissance du passé sur la base de données textuelles attestées, et la politique plus orientée vers la projection de l'action dans le futur. Elle prend comme support de réflexion la récente (2002) *Storia e bibliografica delle Edizione Nazionale*, qui comprend de nombreux profils historiques autour d'auteurs majeurs, par exemple Machiavel et Mazzini. Puis Paolo Carta nous entraîne sur les terres gramsciennes fréquentées par le philosophe Antonio Pilagriu au titre d'un choix partagé de la rigueur philologique comme méthode politique. Ici, la philologie politique s'apparente à un idéal de discipline universitaire au nom de la relation concrète entre vérité et politique : elle accède donc à la conscience critique.

La philologie devient aussi garante de « l'historicité de toute conception du monde » par sa rigueur méthodologique, et évite ainsi la réduction de la philosophie en idéologie. Elle redonne vie à la problématique marxiste de l'extinction de l'État, avec l'avènement d'une « démocratie complète ». Enfin l'ultime considération, par Enrico Mattioda, sur ce qu'on appelle en France la philologie numérique, et que Mattioda aborde sous l'angle restreint de données relatives à l'édition électronique de la *Vite* de Vasari, montre l'intérêt des chercheurs italiens pour l'établissement de « plateformes numériques » dont l'une des plus avancées est celle de Cesare Vetter, en cours de constitution, sur les textes de la Révolution française. Et ici nous retrouvons en fin de compte l'exigence philologique et politique de faire comprendre des textes devenus obscurs pour les nouvelles générations d'étudiants.

Jacques Guilhaumou
Université de Lyon, ENS LSH, CNRS (Triangle)
jacques.guilhaumou@ens-lsh.fr